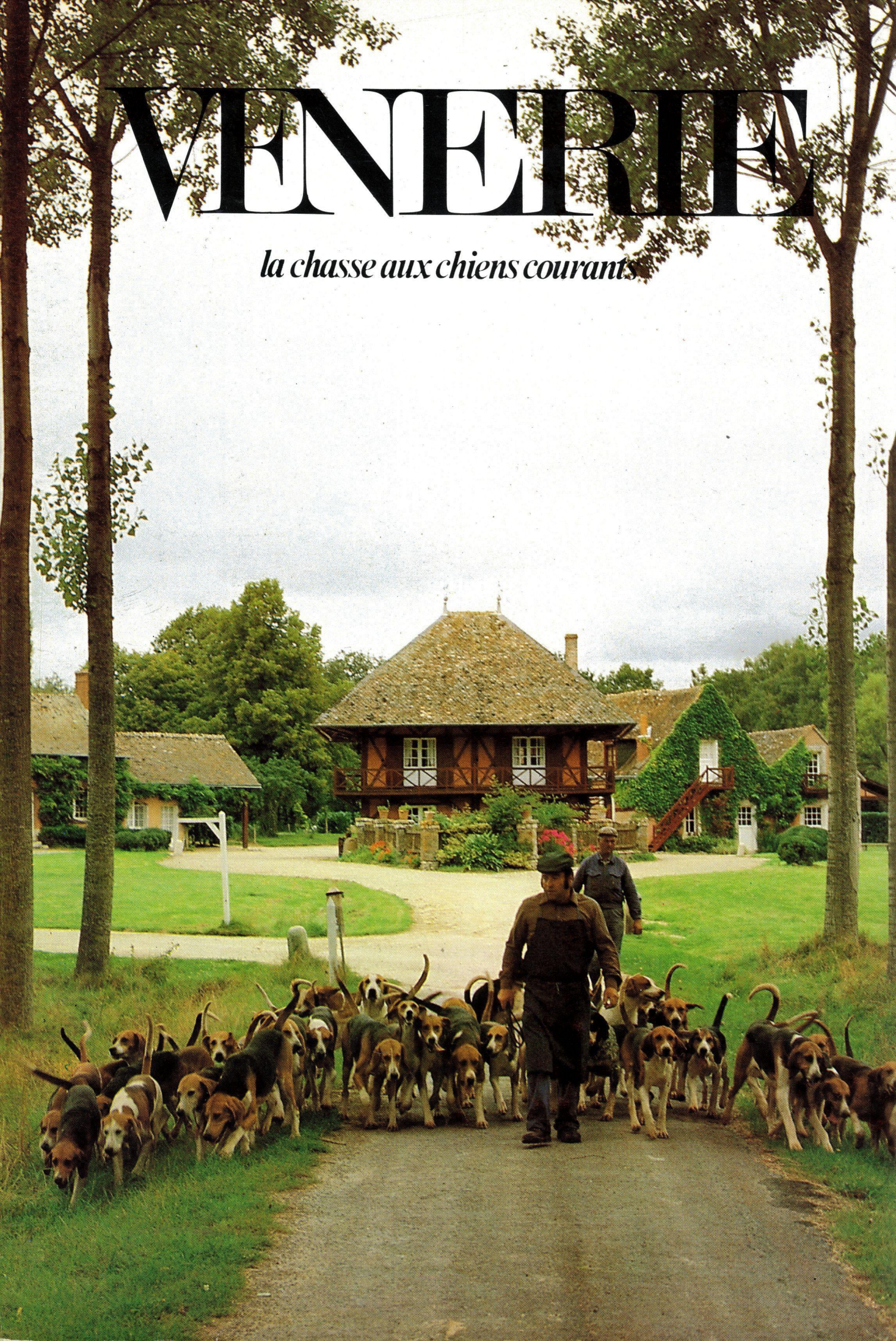


# VENERIE

*la chasse aux chiens courants*





Un héros de la Vénérerie

## SANS PEUR CHIEN D'ORDRE

par le comte Henri de Vibraye  
dessins de Xavier de Poret

(Suite)



On usa pourtant une fois de relais, contrairement à l'usage et à la tradition de l'équipage, mais conformément aux règles de la vénerie, pour réussir à prendre un cerf d'une endurance exceptionnelle, après l'avoir manqué quatre fois, dont deux au cours de la même saison et deux au cours de la saison précédente.

C'était un cerf facile à reconnaître grâce à une «connaissance» à l'antérieur droit, à sa robe d'un fauve un peu spécial avec un corsage foncé et surtout à la persévérance avec laquelle il faisait pendant la première partie de la chasse un parcours qui semblait minutieusement préparé, tant il était à chaque fois identique, sans la moindre hésitation au départ. Par contre, arrivé à un certain endroit, il prenait des directions différentes suivant le temps qu'il faisait et le vent qui soufflait. Dès qu'il était attaqué, sa tactique consistait à traverser dans toute leur longueur les bois d'Yverchen, où il revenait toujours, attiré sans doute par le souvenir tenace de plusieurs saisons amoureuses. Aussitôt qu'il s'apercevait que c'était à lui qu'on en avait, il partait à bonne allure, sans toutefois trop se presser, pour les bois de Saint-Cram, prenant pendant les cinquante minutes qu'il lui fallait pour ce parcours, une avance considérable en mettant debout le plus de confrères possible.

Arrivé à Saint-Cram, il prenait à chaque fois un «parti» différent. Après avoir traversé à la nage le vaste étang Neuf dont les chiens devaient faire le tour, ce qui leur prenait une vingtaine de minutes à cause des régions marécageuses qui l'entouraient, il faisait son choix entre trois directions différentes suivant le vent qui soufflait. Il choisissait toujours celle qui lui donnait l'avantage d'avoir le vent dans le dos. Il connaissait tout le pays à plus de dix lieues à la ronde.

Un jour donc Ponrau annonça au rapport qu'il croyait être sûr d'avoir rembûché «Jambe d'acier», car tel était le nom qu'on avait donné à cet adversaire infatigable. C'était à ce moment un cerf dix cors jeu-

nement par le bois, mais seulement quatrième tête d'âge, aux bois grêles, de robe claire, avec un corsage très foncé, donnant l'impression de la légèreté.

Dès que le marquis sut à quel cerf on avait affaire ce jour-là, il décida d'envoyer, avant d'attaquer, un relais de douze chiens choisis parmi les meilleurs à Saint-Cram et de placer des observateurs près de l'étang Neuf où ils grimperaient dans des arbres, chacun à un bout différent de l'étang. Ces observateurs, choisis parmi les gardes qui connaissaient bien Jambe d'acier de vue et par le «vol ce l'est,» avaient ordre, dès qu'ils l'auraient repéré de façon certaine et vu entrer dans l'eau, d'aller en toute hâte chercher le relais conduit par le valet de chiens. Celui-ci devait découpler et dès qu'il aurait trouvé la sortie de l'eau, mettre ses douze chiens à la voie sans attendre, puis de suivre du mieux qu'il pourrait en sonnant tout le temps. Quelques-uns des veneurs, ayant entendu cet ordre s'étaient empressés de suivre le valet de chiens et le relais.

Aussi quand Jambe d'acier, après son galop d'essai et non sans avoir mis debout deux hardes de grands animaux dans les bois d'Yverchen, arriva à l'étang Neuf, fut-il aussitôt repéré. Moins de cinq minutes après sa sortie de l'eau, les douze chiens prenaient sa voie, le valet de chiens et les veneurs qui l'avaient suivi sonnant à qui mieux mieux pour avertir. A peine le reste de la meute était-il arrivé à l'étang que la direction prise par Jambe d'acier était signalée. Ponrau enlevant ses chiens, coupa au court dans cette région qu'il connaissait admirablement et les mit à la voie à un passage qu'il avait deviné comme devant être celui de l'animal de chasse. Il ne se trouva de cette façon que de quelques minutes derrière le relais. Un quart d'heure après, guidé par la trompe d'Arsène, il piqua en avant, put arrêter le relais, rameuter toute la meute. Vingt-huit chiens poursuivaient maintenant Jambe d'acier. Ce fut dès lors la poursuite épique



d'un bon cerf de Sologne à travers boqueteaux, plaines, étangs, mais cette fois le cerf n'avait pas l'immense avance que lui avait donnée les autres fois sa tactique favorite. Chasse incroyablement dure tout de même. Mais Ponrau avait fait de la prise de Jambe d'acier un point d'honneur. Quelques étrangers venus de loin, dont le duc de Saillone en garnison à Vendôme, étaient présents. On leur avait brièvement raconté ce qu'était le fameux Jambe d'acier. Ils firent ce jour-là une randonnée épique. Il semblait qu'on ne rattraperait jamais ce cerf incroyable qui conservait toujours la même avance. Mais au bout de trois heures et demie de chasse une malchance retarda l'infatigable animal. Traversant un étang après bien d'autres, il se trouva nez à nez avec des chasseurs de canards, ce qui l'obligea à rentrer à l'eau au moment d'en sortir. Aussi comme Ponrau, ayant trouvé ses chiens à bout de voie, les emmenait derrière lui pour faire le tour de l'étang, rencontra-t-il le cerf qui sortait de l'eau, et c'est à vue qu'il les donna. Dès lors l'animal n'était plus assez vigoureux pour reprendre une avance qui l'eût sauvé, car la journée avançait. Échauffé par sa longue course, son odeur devenue plus forte augmentait l'ardeur des poursuivants. Ponrau et sa trompe diabolique faisaient un vacarme effrayant.

Essoufflé, Jambe d'acier voulut se précipiter une fois de plus dans un étang connu. Hélas, l'étang venait d'être pêché, les chiens étaient tout près ; il voulut les distancer : trompé par la boue glissante, il trébucha, il tomba... Ponrau l'avait vu avant les chiens ; les devançant il galopa vers le cerf. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il avait sauté de cheval et sa lame avait traversé le cœur de son noble adversaire. On fit les honneurs du pied au duc de Saillone.

C'était un laisser-courre exceptionnel parmi les plus mémorables de cet incomparable pays de chasse qu'était la Sologne d'alors. Sans Peur n'avait jamais été aussi loin. On était au-delà de Lancimay. Il y avait plus de dix lieues à faire pour rentrer. Le jour baissait déjà et quand la curée fut terminée il faisait presque nuit.

Elle sembla longue cette retraite ! Mais on se remémorait en trotinant derrière Ponrau les péripéties de cette belle journée. On traversait les villages en triomphateurs et lorsqu'on arriva enfin à Yverchen une fanfare triomphale annonça aux habitants une victoire bien méritée. Cette journée fut certes une des plus belles de la carrière de notre ami, si bien remplie pourtant.

Sans Peur était devenu le favori de Ponrau. Celui-ci, ayant remarqué son intelligence et sa vigueur exceptionnelle, l'avait dressé à exécuter une sorte de tour de force qui d'ailleurs, n'avait pas le moindre rapport avec ses qualités professionnelles. Il aimait le faire exécuter à son élève devant des étrangers de marque lorsqu'il en venait visiter le chenil.

Ponrau montrait les différents chiens tout en restant en dehors du chenil et attirait l'attention sur «le meilleur de mes chiens, celui-là qui nous regarde»... L'étranger manifestait alors le désir d'entrer pour le voir de plus près...

— Je vais vous le faire voir ici, on sera bien plus tranquille qu'au milieu des autres... Sans Peur, viens ici ! A cet appel, le brave chien bondissait sur le petit mur de clôture de la cour, de là d'un élan sur le haut de la grille, basculait et retombait joyeux et fouaillant de la queue avec ce sourire spécial aux chiens lorsqu'ils sont contents, aux pieds de Ponrau. Lorsqu'on l'avait bien vu et admiré sur toutes les coutures, le chien retournait chez lui de la même façon sur l'ordre de :

— Sans Peur, rentre chez toi !

Un homme comme Ponrau aurait pu, dans d'autres circonstances, dresser des animaux dans un cirque ou même commander une troupe de cavalerie, tant il était de coup d'œil, de sang-froid et surtout d'autorité.

## SANS PAREIL

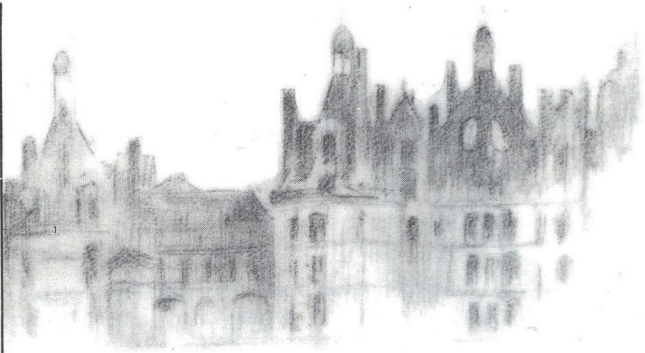
La carrière de Sans Peur se poursuivit par bois et par plaines. Nous ne raconterons pas dans leur variété tous ses exploits en matière de vénerie : ce serait copier le livre de chasse de l'équipage... Disons seulement qu'il savait démêler toutes les ruses d'un chevreuil comme d'un cerf et qu'il poursuivait un sanglier toute une journée sans faiblir un instant. Son activité changeait seulement de forme selon le genre d'animal qu'on lui donnait à chasser. Il fit quelques déplacements en Normandie et eut la joie d'y prendre dans les belles forêts du Perche et de la Trappe des cerfs magnifiques mais bien moins durs que les cerfs légers et entraînés de Sologne. Il arriva aussi que le Marquis couplât avec d'autres équipages et même des vautraits. Cependant, on ne découplait jamais Sans Peur lorsqu'on savait avoir affaire à un sanglier trop bien armé, car on savait que le brave chien justifiait son beau nom et n'hésitait pas à chercher à coiffer un animal, si dangereux, si méchant qu'il fût. Il fut pourtant blessé une fois par une laie qu'il avait, au ferme, attaquée courageusement et qui, après avoir cherché à l'écraser contre un tronc d'arbre, le mordit cruellement. Par contre, il reçut bien souvent les coups d'andouillers que distribuaient les cerfs qui se défendaient bien, car il était toujours le premier aux abois.

Notre ami eut le plaisir et la gloire de prendre part à un laisser-courre donné en présence du duc de Guastalla propriétaire du domaine royal de Bordchamp. Le cérémonial fut spécial pour de semblables fastes de vénerie. Le rendez-vous eut lieu au Rond du Roi, vaste et magnifique carrefour au milieu de l'immense parc plus étendu que bien de grandes forêts. Tous les veneurs portant le bouton et un nombre considérable d'invités formaient un cercle pour attendre leurs Altesses ; la meute était rassemblée dans un coin. Tout le monde en grandissime tenue. Le duc et la duchesse arrivèrent en victoria à deux chevaux accompagnés par le comte de Versatray à cheval. Derrière la voiture deux jeunes Altesses, les filles du duc et de la duchesse, gracieuses amazones, montaient de beaux chevaux.

L'arrivée du cortège fut saluée par la fanfare de La Guastalla sonnée par vingt trompes. Le marquis sur un cheval gris superbe le fit bondir à l'arrivée de Son Altesse qui descendit de voiture pour qu'on lui présentât chacun des assistants. Elle passa comme en revue cavaliers et amazones que le Marquis lui nommait au fur et à mesure. Les princesses furent confiées au comte Gébé, veneur expérimenté qui devait les piloter sûrement jusqu'à l'hallali. Les beaux animaux étaient nombreux dans le parc et l'on avait voulu donner à courre un superbe dix cors. Celui-ci fit une belle chasse d'une heure et demie. Lorsqu'il tint les abois dans un endroit assez découvert pour que tout le monde pût y assister, le maître d'équipage offrit à Son Altesse de servir le cerf suivant l'usage traditionnel en pareil cas, offre qu'elle déclina à cause de son âge.

La journée se termina par une réception au château, suivie d'un fort beau goûter offert par Leurs Altesses dans une des salles immenses et somptueuses de la royale demeure. On avait pendant ce temps préparé la





curée qu'on fit ensuite au pied du château. Les honneurs du pied allaient de droit à Madame et le maître d'équipage lui présenta lui-même le pied, soin qui, dans les circonstances habituelles, revenait au piqueux. Le bois du cerf fut remis à Monseigneur qui, après l'avoir fait monter et y avoir fait apposer une plaque commémorative de cette festivité, l'offrit au maître d'équipage en souvenir de cette inoubliable journée qui venait de faire revivre les fastes de l'ancienne France. Sans Peur eut l'honneur d'être présenté spécialement à Monseigneur qui s'intéressait à tous les détails de la vénerie française. Seuls quelques chiens d'élite eurent cet honneur.

Qui eût pu croire qu'une des charmantes princesses, devenue impératrice et reine, connaîtrait les misères de l'exil après avoir été chassée de son pays, où elle était adorée, par une bande de révolutionnaires aidés par des politiciens internationaux aussi stupides que coupables ?... Quant à l'autre princesse, l'auteur a pu lui rappeler respectueusement à travers la double grille du parloir d'un couvent de Bénédictines où elle s'est retirée, le souvenir de cette belle journée de chasse à Bordchamp.

Mais revenons aux chiens qui consolent des hommes. Ils ont pourtant de commun avec eux la maladie. Un mal qui répand la terreur, mal que le ciel en sa fureur inventa pour punir les veneurs de leurs péchés — du moins on peut le penser — la pneumonie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, vint un jour dévaster le chenil d'Yverchen... Certes ils ne mouraient pas tous, mais le nombre était considérable de ceux qui étaient frappés, et cruelles étaient les pertes qu'on enregistrait chaque semaine. Le Marquis voulait malgré tout continuer à chasser. L'équipage alignait tant bien que mal une vingtaine de chiens valides, deux fois par semaine. On découplait et malgré tout on prenait souvent après des chasses interminables. C'est qu'il est grave d'interrompre une saison de chasses lorsque, de la marche d'un équipage, dépendent tant de choses... Un maître d'équipage ne peut pas être un égoïste. Sa meute est une institution qui devrait, comme c'est presque le cas en Angleterre, être reconnue d'utilité publique. D'abord, la prise d'une quarantaine de grands animaux dans une région donnée maintient leur nombre dans une proportion qui, dépassée, représenterait des dégâts considérables à l'agriculture. Ce n'est pas cela seulement. Tout un monde vit de la chasse à courre. Les chiens et les chevaux, leur élevage, leur commerce représentent une part du chiffre d'affaires mis en mouvement par la vénerie en France. On en a estimé le chiffre il y a quelques années : il est considérable. Il faut se figurer le déplacement d'hommes, de chevaux, de voitures automobiles ou autres, les nécessités de leur logement et de leur entretien et les sommes qui sont mises en circulation à cette occasion. Hôteliers, selliers, carrossiers, charrons, forgerons, fabricants d'automobiles sont intéressés à la

chasse à courre, mais plus encore agriculteurs, équarisseurs, grainetiers, marchands de chevaux et cultivateurs qui fournissent l'alimentation à tout ce monde.

La chasse à courre est (ou était) la distraction, la détente nécessaire à beaucoup d'hommes occupés que leurs affaires absorbent soit à la campagne, soit à la ville. Cet exercice en plein air est une récréation pour ceux qui habitent la campagne et, pour ceux qui habitent la ville, un sport bien plus actif que la chasse à tir par exemple qui n'est le plus souvent maintenant qu'un exercice de tir interrompu par la courte marche d'un poste de battue à un autre. De la chasse à courre dépendent maints transports par route ou par voie ferrée, des locations de maisons ou d'écuries, etc. Quant au maître d'équipage, s'il cesse de chasser pendant quelques semaines ou davantage, il voit ses dépenses continuer sans aucun résultat... Et pendant ce temps, les locations de forêts de l'État ou de bois appartenant à des particuliers, les gages des hommes d'équipage et d'écurie, des gardes, continuent à courir. Il faut ajouter que les réclamations des riverains des bois et forêts relatives aux dégâts causés à la culture par les grands animaux et les sangliers augmentent encore lorsque les cultivateurs s'aperçoivent qu'on ne les chasse plus.

Toutes ces raisons font qu'on s'obstine souvent à chasser dans des conditions difficiles, détestables. En effet, la meute est désorganisée. Les meilleurs chiens sont aussi souvent malades que les autres. On en perd un certain nombre. Il semble que, comme par un fait exprès, là comme à la guerre, les élites sont précisément les plus atteintes. Au lieu d'une cinquantaine de chiens prêts à marcher, on n'en trouve plus d'abord que quarante, puis que trente, puis moins encore. On ne peut pas découpler deux fois par semaine les chiens de tête sans compromettre leur conservation ; et s'ils sont trop fatigués, ils ne peuvent plus faire convenablement leur métier. On continue cependant à découpler le plus longtemps possible. On ne s'arrête que lorsque l'effectif est à peu près réduit à néant. On s'estime heureux quand on a pu fournir une saison à peu près convenable et à ce moment, on a perdu une quantité de bons serviteurs et usé bon nombre d'autres. Le printemps ni l'été ne pourront ressusciter les morts. Que fait alors le maître d'équipage ? Il achète, en France ou en Angleterre, des chiens qu'il ne connaît pas et lorsqu'arrive le début de





la saison suivante, il peut bien avoir de nouveau au chenil une cinquantaine de chiens valides, mais c'est une foule et non pas une troupe. Les nouveaux sont en majorité mal dressés parce que le temps a manqué, indociles, nullement confirmés dans la voie des animaux qu'on leur donne à chasser. Probablement aucun n'est de change. Les animaux qu'on a laissés plus nombreux que de coutume à la fin de la saison, augmentés des naissances de l'été, donneront plus de difficulté. On découple pourtant en octobre pour assister à d'odieuses pagaïlles. Les quelques bons chiens qui ont survécu sont noyés dans la cohue de jeunes et d'étrangers qui courent après tout ce qui se présente, font un tapage infernal en chassant et change pour s'arrêter complètement quand ils en ont assez, lorsque la poursuite devient un peu difficile et ne cherchent qu'un prétexte pour se mettre à suivre le cheval du piqueux sans chercher à travailler le moins du monde.

C'est un semblable début de saison qui fit ressortir la valeur inappréciable de Sans Peur, miraculeusement préservé de la contagion de l'hiver précédent. Il était alors au début de sa cinquième année de chasse. Mais que restait-il de ses camarades de marque ? Un seul ! Tous les vétérans, tous les jeunes de qualité avaient été emportés par le mal terrible. Ce seul excellent chien était d'un an plus âgé que notre ami ; il avait été acheté pendant l'été qui avait précédé la maladie chez un bon veneur vendéen, M. de Raulout et par chance avait échappé à la contagion. Il s'appelait Porto. Bâtard du Haut Poitou, lui aussi, mais plus près du sang anglais que Sans Peur, tricolore avec un peu de noir et beaucoup d'acajou, le dos et les pieds impeccables, il n'était pas aussi rapide que notre ami, ni aussi fin de nez, mais doué d'un fonds inépuisable et sûr de change. C'était sur ces deux chiens que reposait tout l'espoir de l'équipage d'Yverchen. On découpla donc en forêt d'Urssy vers le 15 octobre. Il avait été impossible de le faire plus tôt, l'automne ayant été sec jusque-là. Les premières chasses furent de lamentables comédies. Un cerf était rembûché, plus ou moins bien rapproché, ou attaqué «de meute à mort» le plus souvent. C'était aussitôt un récri formidable, une charge désordonnée. Moins d'un quart d'heure après il y avait déjà cinq ou six chasses, car les hardes étaient nombreuses en forêt et souvent mises debout par les bûcherons. Cela se mêlait, s'entrecroisait : des cerfs, des biches sautaient de tous côtés, poursuivis chacun par quelques chiens. Sans Peur et Porto avaient maintenu leur animal, bien sûr, mais, à un moment donné, ils étaient rejoints par une bande de jeunes fous qui couvraient la voie et mettaient bientôt debout d'autres animaux jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de démêler quoi que ce soit dans cette confusion. On les voyait alors revenir en arrière, chercher patiemment et retrouver enfin la trace de leur animal, puis le chasser de nouveau. Mais que de temps perdu et combien difficile pour le piqueux ou le maître d'équipage de retrouver ces deux chiens au milieu d'une forêt où circulaient quatre ou cinq chasses souvent bruyantes. Qu'arrivait-il ? A la fin de la journée, Porto lui-même, écœuré, abandonnait un animal qui se forlongeait indéfiniment. Sans Peur continuait souvent seul jusqu'à la nuit. Mais le cerf qui n'avait pas été poussé avait toujours une avance considérable et était loin d'être sur ses fins. A la fraîcheur, tous les animaux, qu'ils aient été chassés ou non, se remettent toujours en mouvement et, la nuit, un chien ne rattrape pas un animal qui, habitué à circuler dans l'obscurité, va plus vite que lui. Dans les bois devenus silencieux, Sans Peur entend alors des

appels de trompe. Il rallie à ces appels et retrouve Ponrau suivi de tout son effectif et invectivant entre ses dents ce «tas de carnes» qui ne font que des sottises...

Deux, trois, quatre chasses présentent le même spectacle : une foire ! Porto et Sans Peur maintenant avec peine leur animal mais retardés par les autres, n'arrivant pas à les mener jusqu'à l'hallali. Heureusement que l'expérience instruit parfois les animaux comme les hommes. L'exemple les convainc mieux que tout. Parmi les chiens qui chassaient d'abord si mal, quelques-uns étaient pourtant réellement doués. D'instinct, ils se mirent à rallier à Sans Peur. La troupe, d'autre part, était devenue plus docile. Les corrections infligées par Ponrau aux récalcitrants les avaient forcés à réfléchir et maintenant il était devenu relativement facile de les arrêter. Tout laisser-courre se borna dès lors à cette consigne que tous les veneurs avaient vite fait d'adopter : rallier à Sans Peur, arrêter toute chasse où il n'était pas, arrêter sur toute voie dont il ne voulait pas. Ne pas le gêner, le laisser requérir à son idée et l'appuyer dès qu'il avait retrouvé sa voie.

Tout reposait sur lui. Porto l'aidait de son mieux. Le premier défaisait les ruses d'un animal plus vite que le second. Mais dès que Porto entendait Sans Peur donner, il le ralliait et leurs deux voix unies faisaient une musique que chacun connaissait et sur laquelle veneurs et chiens rameutaient. Mais on ne prenait toujours pas : On arrivait à la nuit avant qu'un animal fût hallali. Un jour enfin, on avait attaqué de bonne heure un daguet. Il avait été maintenu à peu près convenablement sans qu'on eût été trop gêné par les ignorants ou les imbéciles... L'animal avait fait un petit débûcher, assez bien chassé par un bon lot de chiens, puis il était rentré en forêt. Mais la nuit était venue et le proverbe : «Daguet tout bon ou tout mauvais» se justifiait pour celui-ci qui était tout bon et n'était pas pris après quatre heures et demie de chasse, n'ayant, il est vrai, guère été poussé. Petit à petit tous les chiens étaient revenus au piqueux qui, ne voulant pas abandonner la partie, errait de côté et d'autre, espérant toujours trouver les quelques chiens qui auraient maintenu leur cerf. Successivement, les rares manquants arrivaient. Ponrau cherchait toujours les deux seuls chiens sûrs. Mais Porto lui-même revint enfin à lui, l'air piteux. Cependant Sans Peur n'était toujours pas là. On était revenu dans la nuit tombante au carrefour de la croix Pinade...

— Sans Peur, où est Sans Peur ?...

Soudain on entendit, venant du fond de la vallée, un écho. Tout le monde tendait l'oreille...

— C'est Sans Peur qui aboie son cerf au Cosson ! s'écrie tout à coup Ponrau.

Et le voilà parti au grand galop, suivi de tous les chiens ; suivi aussi de ceux des cavaliers qui sont encore là. Au galop par les lignes, par les croisements, au galop dans la descente vertigineuse qui mène au val de Loire... Arrivé en bas, il écoute de nouveau un instant...

— Là-bas, je l'entends !

Et au grand galop à travers les prairies, malgré les fossées, dans la nuit presque noire... On approche enfin de l'endroit où, tenace, Sans Peur tout seul tient les abois, avec, en face de lui, dans la rivière, le daguet qui le regarde...

— Aucoute à Sans Peur... Hallali mes beaux !

Comme une trombe, vingt chiens se précipitent à l'eau. Le cerf affolé bondit au milieu d'eux. Il saute hors de la rivière. Sans Peur est à ses jarrets. L'animal s'arrête, épuisé de l'effort qu'il vient de fournir. Sans



Peur lui a sauté sur le dos : vingt gueules l'attaquent ; il tombe sous l'avalanche. Ponrau a sauté de cheval. Son couteau traverse l'animal pantelant. Il empoigne sa trompe. Quelle fanfare ! On l'entendrait jusqu'à Orléans ! Le marquis arrive, quelques rares cavaliers derrière lui...

Sans Peur aboyait son cerf depuis longtemps. Il est près de sept heures du soir. Le marquis fait procéder à un semblant de curée, en ne dépouillant même pas le cerf. On fera cela le lendemain. Mais on distribue aux chiens «les dedans» avec un morceau de choix pour notre ami. Car il a ce jour-là, sauvé la renommée de l'équipage.

Et maintenant, la chance a tourné. Ayant fait curée, les chiens seront plus ardents, plus attachés à la voie. Hommes et chiens écoutent mieux qu'avant la parole de Sans Peur. Infaillible, sa devise pourrait être : «Je maintiendrai». On mettra peut-être des heures à prendre un cerf, mais on le prendra. Et, petit à petit, de même qu'un bon maître forme de bons élèves, le

maître chien forme tous ses camarades : beaucoup se révèlent de change ; des paresseux deviennent requérants. Les lents deviennent actifs. L'ensemble devient plus qu'honorable...

Pour la Saint-Hubert, on peut marquer un succès obtenu assez facilement : un cerf dix cors, pas très dur il est vrai, pris en deux heures sans trop d'accrocs, au milieu du change dans le parc de Bordchamp.

On va maintenant aborder la Sologne et ses cerfs de qualité. On manque encore quelquefois, mais la «classe» de l'équipage s'améliore à chaque sortie et, vers le 1<sup>er</sup> janvier, la tenue de l'équipage est tout à fait normale. On prendra désormais régulièrement. En fin de saison et malgré de si mauvais débuts, l'équipage d'Yverchen aura pris vingt-neuf animaux.

Sans Peur a sauvé la situation, il s'est révélé «unique», celui pour ainsi dire, sur qui tout repose, celui sur qui on peut compter dans les cas désespérés. Cette réputation, il la justifiera jusqu'à la fin de sa carrière.

(à suivre)

*(Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye)*

## PETITES ANNONCES

• A vendre chiots anglo-français tricolores cause surnombre élevage. Rallie Touraine, Les Landes 37340 Ambillou. Tél. (47) 24.72.91.

• Jeune homme 29 ans recherche emploi valet de chiens plus entretien et bricolage, bonnes références. B. Cancouët, Tél. (6) 003.13.15.

• Achète trompes à guirlande et trompes de lièvres. Tél. (1) 827.98.27.

• Recherche Foxhounds, anglo-français tricolores. Ecrire revue n° 70-1.

• Recherche un ou deux chiens de pied créancés dans la voie du sanglier, pas handicapés, sages, dociles au chenil, taille 0,60 à 0,65 cm, bien gorgés. Ecrire revue n° 70-2.

• Cherche livres à compiler sur vénerie du lièvre en vue réalisation thèse vétérinaire. N. Vicart, ENVY 31076 Toulouse Cedex.

• Jeune homme, 18 ans recherche emploi d'aide piqueux. Thierry Rugen. Tél. (47) 96.88.55 - Giseux 37340 Savigné-sur-Lathan.

• Recherche ceinturon vénerie avec galon de préférence, dagues et fouet de vénerie. Jean-Michel Bezard, 20, rue Moulin-Pley, 61110 Condé-sur-Huisne. Tél. (33) 73.32.74.

• Vends en un ou deux lots, 60 chiens sanglier. Tél. (4) 447.07.05.

• Recherche anciens bulletins de Vénerie. Serge Veron, La Moussaie, 61600 La Ferté-Macé. Tél. (33) 37.10.38.

• Recherche Vénerie contemporaine par le baron Karl Reille, 1914. Jean-Claude Stehnac, 1, rue Jacques 93380 Pierrefitte.

• Cède, cause surnombre, quelques chiens d'ordre âgés ou jeunes. Tél. 551.42.99 après 21 h.

• Cherche homme, si possible marié, pour s'occuper chevaux, logement disponible. Edouard Cruse - Tél. (56) 65.20.08

• Louvetier cède chiots et jeunes A.F.P.V., grande origine, LOF, tricolores et blancs-oranges, parents visibles chasse. J.-C. Giraud, 23600 Boussac. Tél. (55) 65.02.54.

• Vends dagues, trompe Périnet rue Copernic remise à neuf 5 000 F et trompe Hill and Son 2 600 F. Recherche trompe à guirlande. Tél. (99) 79.40.06 après 19 h.

• Recherche place de premier piqueux, régions Maine-et-Loire, Mayenne, Loire-Atlantique. 35 ans, 10 ans de métier. Tél. (41) 61.93.70.

• Recherche annuaires anciens, 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> édition. B. Tollu, Bethemont, 78300 Poissy.